

# Naomi Ragen, la scandaleuse.

## Compte-rendu de lecture de « Les sœurs Weiss »

Par le professeur Albert Bensoussan



particulièrement dans le milieu des *haredim* (« Craignant Dieu »). Que ce soit à Jérusalem ou comme ici à New York, la femme juive se trouve infériorisée, infantilisée, exploitée (elle doit travailler pour que son mari étudie à la *yeshiva*), domestiquée, en somme, comme « un animal en cage ». Le roman de Naomi Ragen se déploie sur trois générations : il y a les parents – Mamé et Taté – et même la grand-mère – Boubé –, les deux filles – Rose et Pearl –, et les deux petites-filles – Hannah et Rivka. Tout en haut de la pyramide, une

Naomi Ragen, après six romans de belle facture – *Sotah, La Fille de Jephté, Le Silence de Tamar, Doña Gracia Mendes*<sup>1</sup>, *Le Serment, Le Dixième chant* –, et un succès éditorial de grande ampleur, notamment avec *Sotah* prix de la Wizo 2010, nous revient avec un roman total, probablement le plus accompli, *Les sœurs Weiss*,<sup>2</sup> qui résume et complète toutes les œuvres antérieures. L'auteur, juive américaine issue d'un milieu orthodoxe, vit à Jérusalem depuis 1971 et milite activement pour les droits des femmes. Son judaïsme, sincère et enraciné, ne s'accommode pas de la discrimination faite aux femmes, tout

famille qui pratique l'orthodoxie pure et dure et vit dans un quartier ghettoisé de Brooklyn où tout le monde est juif, et donc a priori rassurant – sauf que la petite Pearl se fait accoster par un *hassid* qui lui donne un bonbon et veut l'entraîner dans un couloir. C'est là le moteur initial, un moteur à explosion, car la petite ne veut plus aller à l'école toute seule et risquer pareille rencontre, dont elle ne souffle mot à personne ; la grande sœur qui va déjà au lycée, loin de cet itinéraire, refuse de l'accompagner et la petite va se venger en révélant le secret de Rose : un livre de photographies de Doisneau que lui a prêté le père de

1 Cf. « Doña Gracia Mendes, la première sioniste », sur le Blog de [terredisrael.com](http://terredisrael.com) du 12 septembre 2014, avec cette conclusion : « Par ce beau roman, touffu à souhait, à l'image de ces fils qui s'entrelacent, se tissent et se détissent pour composer l'histoire, Naomi Ragen nous prouve qu'elle n'est pas seulement la chroniqueuse des femmes bafouées et

soumises – ou plutôt insoumises –, mais celle qui, à l'image de son personnage moteur de Catherine Nassi da Costa, sait, telle une *mamma* juive, rassembler le troupeau dispersé des Juifs de la Golah. »

2 *Les sœurs Weiss*, trad. Véronique Perl-Moraitis, éditions Yodea, Paris, 2016, 448 p., 22 €.

sa meilleure amie, de surcroît un Séfarade. Scandale dans la famille : des photos de Doisneau, des hommes en maillot de bain, les multiples portraits d'enfants, et puis le fameux baiser de la Libération... Rose est bannie de la famille et expédiée dans une école où on lui serrera la vis, où, le yiddish étant la seule langue autorisée, on lui interdira de lire le *houmash* et de parler l'hébreu « la langue impure des apostats sionistes » ; et elle devra vivre chez sa grand-mère, coupée de ses parents et de sa sœur. Et cette adolescente au départ si gentille, prévenante et pieuse, va se retrouver seule avec Boubé, qu'elle aime et aide beaucoup, frustrée dans ses certitudes et désormais revenue de ce judaïsme si étroit qui fait d'elle, pour presque rien – un regard sur des photos d'art mondialement admirées et en rien licencieuses – une paria, et par contrecoup une révoltée.

Dès lors sa pensée et son attitude se nourriront du dur combat pour son émancipation, pour la libération de la femme, et son autonomie par rapport à l'homme. Ses parents voudront la marier de force, façon de s'en débarrasser, de s'en remettre au mari pour garder la fille dans les rails de la juste orthodoxie, mais Rose s'enfuira nuitamment la veille du mariage, au grand dam de la famille, et déclenchant le pire scandale au sein de la communauté. Libérée à grand peine et payant de sa personne, Rose va s'émanciper et accomplir sa vocation au-delà de toute espérance, puisqu'elle deviendra une des grandes photographes du moment, avec une œuvre qui entrera dans le plus prestigieux des musées : le MoMA (Museum of Modern Art) de New York. Quant à sa petite sœur, elle se pliera à la volonté de la tribu, épousera un homme, qui ne sera d'ailleurs pas un tyran, mais qui, du fait de la souillure familiale qui a compromis ses *shiddoukhim*, est un homme âgé, veuf, père d'un enfant, en somme un laissé pour compte qui veut bien épouser cette jeune fille avilie. Mais leur fille, Rivka, suivra la voie de

révolte de sa tante Rose et le même schéma ; le même combat se reproduira donc à la génération suivante. On voit bien où nous mène l'auteur : le roman n'est que l'histoire de ce choc culturel entre une tradition étriquée jusqu'à l'absurde (dans quel sens faut-il se chauffer et nouer ses lacets ?) et, finalement, un judaïsme éclairé (malgré les comptes que règle *in fine* l'auteur avec la *Haskala*, fait de fidélité, de respect et de traditions juives familiales : les lumières du Chabbat, les *matsot* de Pessah, le jeûne de Kippour, les *Seders*, la nourriture casher (sans excès)... À la révolte initiale succède un apaisement relatif et l'espoir d'une vie meilleure pour la femme juive.

Naomi Ragen nous donne là un grand livre sur un débat majeur de nos sociétés. Mesurée, malgré toute la pédagogie du discours, dans un style tout à la fois percutant et amène à grand renfort de mots yiddish (son roman se lit d'une traite, et sitôt commencé, impossible de s'en détacher), elle sait rendre ses personnages attachants et nous amener, avec talent, avec passion et efficacité, à convenir que notre judaïsme doit forcément s'adapter à la modernité : à quand la suppression – à tout le moins l'aménagement – de la *mehitsa* ? (L'homme fort d'Israël, Golda Meir, devait-elle aller se cacher en tribune ?) Et surtout, quand l'homme juif ultra-orthodoxe cessera-t-il de considérer la femme comme un objet sexuel (une poule pondeuse), une servante toute dévouée et travaillant pour lui, un élément, certes précieux mais sans valeur, du mobilier domestique ? Mais, *gotteinou*, il faudrait alors donner un tout autre sens à la célèbre bénédiction de la femme et parfaite épouse : *Eshet Hayil*, celle qui est si dévouée à son mari et si dure à la tâche que « sa lampe ne s'éteint pas la nuit », femme parfaite, femme introuvable. Un peu moins d'éloges convenus, un peu plus de respect et de dignité. Un peu plus d'amour.